

## XYZ. La revue de la nouvelle



### À propos de la fin

Antoine Desjardins, *Indice des feux*, Saguenay, La Peuplade, 2021, 352 p.

David Bélanger

Numéro 148, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

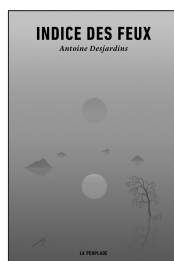
Bélanger, D. (2021). Compte rendu de [À propos de la fin / Antoine Desjardins, *Indice des feux*, Saguenay, La Peuplade, 2021, 352 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (148), 95–97.

### À propos de la fin

Antoine Desjardins, *Indice des feux*, Saguenay, La Peuplade, 2021, 352 p.

IL Y A UNE SORTE de tour de force dans le premier recueil d'Antoine Desjardins. Pour expliquer mon enthousiasme pour ce bien épais *Indice des feux*, je pourrais d'abord vanter son extrême cohérence. Dans la première nouvelle, qui fait près de quatre-vingts pages – Desjardins écrit de bien longues nouvelles –, on rencontre un narrateur leucémique, frappé par la maladie en fin d'adolescence. Sa voix ne manque pas de rappeler *Du mercure sous la langue* de Sylvain Trudel, sauf que le drame individuel ne suffit pas, dans ce texte. À la pléthore de symptômes (j'en ai eu le ventre noué, leurs détails dramatiques saura réveiller l'hypocondriaque en chacun de vous) s'ajoute un contexte en sourdine, quasiment anecdotique : hors de l'hôpital où le narrateur attend la mort, il pleut tout le temps, les inondations se succèdent, les bulletins météo se font apocalyptiques. Évidemment, du point de vue du narrateur, cette fonte des glaciers, cette augmentation du niveau de la mer, les crises humanitaires qui se profilent, tout cela ne permet qu'un désennui passager, en attendant que la faucheuse ne le cueille. Comme lui, on trouve apaisantes ces informations sur la fin proche de l'humanité, on le sent moins seul, et il faut bien le dire : la pluie si manifeste rassure en regard du crabe qui dévore le narrateur de l'intérieur.

Cette structure annonce ainsi celle qui reviendra de texte en texte : le drame individuel ne suffira jamais dans *Indice des feux*. Un couple attend un enfant, avec tout le stress que cela suppose ; mais en arrière-plan, la tragédie de l'extinction des baleines noires se profile. Un narrateur fort imbibé erre en ville, hanté par son ex-conjointe et par sa crise de



la quarantaine; mais les coyotes aussi errent dans ce nord de Montréal, prêts à mordre, leur habitat ayant été saccagé. Un enfant prodige suscite la fierté de sa famille, sa trajectoire est sans accroc; mais la conscience accrue de la crise climatique en change le tracé. Un vieillard arrive au terme de sa vie; mais l'orme dans sa cour, espèce menacée, accapare toutes ses attentions. Loin d'être didactique ou mécanique, cette structure donne au recueil une force de frappe, moins par l'itération – les nouvelles ne sont pas répétitives – que par l'insistance: le sujet contemporain vit radicalement sa misère sur fond d'une misère plus large, partagée par la faune et la flore.

Antoine Desjardins sait également *rapporter* avec adresse. Tous les récits sont racontés à la première personne, toujours par une voix masculine; mais la proximité des événements en change la charge et le ton. Le mourant ne sera pas le célibataire en crise, qui ne sera pas le père en devenir. Sauf exception, il n'y a pas ici de véritables efforts stylistiques pour marquer la différence; ce qu'on retrouve toutefois, ce sont des changements de ton qui donnent au fil des nouvelles le sentiment d'une sorte d'évolution. Le frère qui raconte la destinée du fils prodigue, benjamin nimbé de l'aura de celui qui en sait plus que les autres, ne saura adopter la même douceur que le petit-fils qui rapporte les derniers jours de son grand-père ou que le neveu qui, un brin fan, raconte les péripéties traversées par sa tante dans ses glorieux combats contre les grandes industries. Ces tons apparaissent par petites touches, peu de chose en vérité, mais qui assure aux nouvelles leur autonomie, laquelle néanmoins ne manque pas de s'inscrire dans une forme de continuité: ces tons s'agglomèrent autour du même souci, celui de ne pas détacher l'individu du grand ensemble.



Dans « Étranger », histoire d'un désœuvré peinant à tourner la page après une rupture amoureuse, il me semble que  
96 se rejoue toute l'intelligence du recueil. Complètement ivre,

le narrateur décide d'aller cuver sa bière, au gré d'errances plus ou moins conscientes, sur la véranda de son ancienne maison – maintenant celle de son ex. On ne peut s'empêcher de trouver dans l'agissement du personnage un fond de misère capable de faire naître en nous un peu d'empathie : il a été jeté hors de chez lui, hors de sa vie, l'alcool, une suite de malchances, cela ne justifie-t-il pas cet écart, au demeurant sans conséquence, qui consiste à venir trouver le temps d'une nuit un peu de repos sur un fauteuil extérieur ? Et puis, il va partir avant le matin, incognito ; qui est donc vraiment lésé ? Or, dans la ruelle, au moment de quitter les lieux à l'aube naissante, il tombe nez à nez avec un coyote. Les coyotes qui doucement, eux aussi, ont été chassés de leur territoire et doivent bon gré mal gré perdre leurs pas en des lieux inhospitaliers... Des policières surviennent, sans doute averties par l'ex-conjointe dont l'espace fut violé, et le narrateur les entretient des dangers que représentent ces canidés dans l'espace urbain, jusqu'à ce qu'il sache lire, sur le visage de ses interlocutrices, que quelque chose d'autre se trame. Il laisse alors tomber ces quelques mots qui résument, pour moi, l'expérience vécue à la lecture de ce recueil : « Aucun de nous n'était là pour une histoire de coyotes. »

Les baleines, les coyotes, le déluge, les oiseaux, les ormes, tout cela est au cœur d'*Indice des feux*, en constitue souvent le sujet. Mais on y est surtout pour la destinée des personnages, pour ces misères pathétiques, souvent risibles, à tout le moins communes. Dans « Étranger », pourtant, on sent bien que le sort des coyotes est beaucoup plus tragique que celui du narrateur ; n'empêche : à la fin du texte, on se dit comme lui qu'on y est pour autre chose. Cette lucidité achève de donner au recueil d'Antoine Desjardins toute sa force d'intelligence.

**David Bélanger**